prunté aux salons de l'Empire. Mme de Bracciano, irritée de ce que son mari ne voit en elle qu'un instrument de fortune, s'abandonne sans contrainte à son amour pour Hermann, jeune aventurier dont elle ne connaît rien, sinon la passion violente qu'il dit éprouver pour elle. Mme de Bracciano n'est coupable que d'intention ; mais, craignant de le devenir de fait, exaltée par le désespoir de son amant, elle forme le projet d'obtenir un divorce, afin de pouvoir offrir sa main à Hermann. Son mari s'oppose d'abord à cet éclat, qui contrarie ses vues ; puis, grâce à l'intervention de l'empereur lui-même, il consent, et Mme de Bracciano se voit au comble de ses vœux. Dans l'enivrement de la joie, elle court chez son amant pour lui rendre la vie et le bonheur. Hermann est absent ; un homme grossier et brutal l'attend à sa porte. L'amante, effrayée de cette désagréable rencontre, se cache dans un cabinet voisin, et bientôt le retour du jeune homme la rend témoin d'une scène qui lui dévoile toute la folie de sa conduite. Cet Hermann, pour l'amour duquel Mme de Bracciano vient ainsi de se sacrifier, n'est qu'un misérable intrigant, un voleur sous le poids d'une condamnation infamante. Un secours imprévu la tire bientôt de cette position périlleuse ; mais la malheureuse, bien et dûment divorcée, traîne une triste existence que le repentir et le chagrin doivent heureusement abréger.

Deux Diane (LES), roman historique d'Alexandre Dumas. Le fond de ce livre est la mort de Henri II, tué dans un tournoi par Gabriel de Montgommery. Quant à son titre des *Deux Diane*, il est tiré des deux rôles de femmes qui figurent dans cette sombre tragédie. Diane de Poitiers, cette maîtresse que les rois de France se transmettaient avec la couronne, a jadis écouté le comte de Montgommery, tout en accordant ses faveurs à Henri II. Il lui est né une fille, Diane de Castro, dont Gabriel de Montgommery est amoureux. Le malheureux jeune homme apprend du même coup que son père, qu'il croyait mort, gémit dans les prisons, victime de la jalouse rancune du roi, et que Diane est peut-être sa sœur. Le cœur plein de désespoir, il n'est exploit qu'il n'accomplisse pour conquérir la liberté de son père. Le roi lui a promis de le lui rendre s'il reprenait Calais aux Anglais. La parole du roi est sacrée ; on lui rend son père, mais on n'est plus qu'un cadavre. Désormais sans but, sans espoir, ayant perdu son père, ayant perdu Diane, entraîné par la force de sa destinée, il se venge en tuant Henri II dans un tournoi, et en faisant subir mille échecs aux troupes royales au profit des calvinistes, dans les bras desquels il s'est jeté, jusqu'à ce qu'il tombe entre les mains de ses ennemis et soit mis à mort.

De grands événements se mêlent à ce drame lugubre, plus propre à la scène qu'au roman, entre autres la rivalité des Guise et des Montgommery. Diane de Castro est une heureuse création. Vertueuse et fidèle à celui qu'elle aime, on s'étonne de la trouver dans cette cour corrompue. Diane de Poitiers est bien le type achevé de la courtisane sans cœur, lâche et méchante. Montgommery semble avoir été donné comme un exemple du formeté d'un homme sur qui tous les malheurs fondent à la fois. L'élément comique est représenté par son écuyer Martin Guerre et son sosie Arnaudu du Thil, dont la ressemblance heureuse donne la scène la plus comique qui figure parmi les *Causes célèbres*.

La sombre figure de la voluptueuse et cruelle Catherine de Médicis plane, comme un mauvais génie, sur ce tableau, déjà assez sombre par lui-même. L'intérêt est puissant, le style vif, animé, coloré ; ce serait un des ouvrages les mieux réussis d'Alexandre Dumas, s'il avait su le terminer à temps. Lorsque Diane de Castro ne peut plus être à Gabriel, le roman languit et traîne en longueur. Le lecteur se fatigue à suivre les armées calvinistes, dont les succès ou les revers n'ont plus de charme pour lui.

Il nous reste à rappeler une particularité curieuse. Il y a deux ans, le théâtre de l'Ambigu annonçait un drame tiré du roman attribué à Dumas, intitulé aussi les *Deux Diane*, et portant la signature de M. Paul Meurice. A la même époque, une lettre du fécond romancier paraissait dans plusieurs journaux et annonçait qu'il n'avait que prêté sa signature à cette œuvre, « qu'il n'avait jamais lue ! » Il est de la sorte facile de s'expliquer cette fécondité prodigieuse qui entasse volumes sur volumes ; mais que dire de ce sans-gêne qui ne recule pas devant le scandale d'un semblable aveu ?

Deux misères, roman par M. Emile Souvestre (Paris, 1843). Le récit de ces deux misères a fourni à l'auteur ses pages les plus simples, les plus touchantes et de l'intérêt le plus vif. Les héros sont un forçat libéré et une chanteuse des rues, qui arrivent ensemble à l'auberge d'une petite ville de France. Là, l'homme étant tombé malade, l'aubergiste, fort peu charitable de sa nature, veut les mettre dehors, parce qu'il voit bien que leur bourse est mal garnie. Mais un généreux voyageur s'intéresse à eux et promet de payer toute la dépense. On fait venir un médecin, le forçat guérit bientôt, et, pour montrer sa reconnaissance envers son bienfaiteur, il lui raconte son histoire. C'est un pauvre enfant mal élevé, que les séductions ont jeté dans l'abîme avant même qu'il eût le temps d'en mesurer la profondeur. Entraîné par de mauvaises liaisons, il a contracté, dès ses premiers pas dans le monde, des habitudes de luxe et de désordre qu'il n'a pu satisfaire que par des moyens illicites. Il devient le complice d'un fabricant de faux billets de banque, et, pris en flagrant délit, il se voit condamné aux travaux forcés. Envoyé au bagne de Brest, son repentir et sa bonne conduite le font distinguer de ses compagnons de chaîne ; on s'intéresse à lui, on lui obtient même une diminution de peine, et il est remis en liberté quelques années après sa condamnation. Mais la surveillance lui imprime son cachet d'infamie, et c'est en vain qu'il veut se réhabiliter en menant dorénavant une vie honnête et laborieuse. La loi, en le frappant, l'a condamné à n'être plus qu'un paria que tout le monde repousse et devant qui toutes les carrières sont fermées. Il n'a trouvé quelque sympathie que dans la chanteuse, pauvre fille, victime comme lui des circonstances, et dont la destinée n'est pas étrangère à la sienne. Elle raconte aussi son histoire, qui est celle de la plupart de ces malheureuses dont les maisons de prostitution sont peuplées et que l'on voit si souvent figurer dans les drames de la cour d'assises.

C'est par des romans de cette nature que la littérature préludait aux *Mystères de Paris*, au *Juif errant* et même aux *Misérables*, qui ne devaient paraître que vingt ans plus tard, et présenter la synthèse de tout ce qui avait été dit précédemment sur les misères et les vices de l'organisation sociale. C'est à ce titre que le livre de M. Souvestre ne doit pas être oublié, outre qu'il se recommande par de gracieuses peintures, des observations très-fines, un style élégant et soutenu et le vif intérêt dont le lecteur ne peut se défendre au récit de ces deux misères auxquelles la société n'a point encore su remédier.

Deux femmes, roman allemand de la comtesse Ida Hahn-Hahn (2 vol., 1845), dans lequel l'auteur met en regard deux femmes, dont l'une se place au-dessus de l'opinion, tandis que l'autre s'y soumet. La première, Cornélia, prétend que la voix de la conscience doit être le seul juge des actions humaines. C'est le dogme de l'émancipation des femmes que l'auteur a prétendu défendre, tout en conservant les préjugés de la naissance. Selon la comtesse Ida, la culture de l'esprit est un obstacle à la liberté, parce qu'elle crée des sentiments et des principes auxquels on ne peut se dérober sans encourir le blâme général. Ces idées un peu exaltées sont rendues avec une clarté et une chaleur de style qui ont fait à l'auteur une très-grande réputation parmi les romanciers allemands.

Deux années à Paris (2 vol., 1846). Tel est le titre d'un livre fort spirituel du fameux révolutionnaire allemand Arnold Ruge, qui en a appelé le Ledru-Rollin de l'Allemagne. C'est pendant son exil, à Paris, que Ruge composa son livre. On y retrouve, au milieu d'un idéalisme hégélien, une verve et un humour qui distinguent les productions de cet auteur de celles de ses compatriotes. Ce qui ressort surtout de cette œuvre, c'est une tendance vers le cosmopolitisme. Ruge considère les nationalités comme des barrières qui s'opposent au libre échange des idées et des institutions entre les divers pays ; il est impossible de défendre cette thèse avec plus d'esprit. Du reste, ses observations sur Paris sont aussi piquantes que fondées, et son livre est un de ceux qui ont fait le mieux apprécier en Allemagne nos mœurs, nos institutions et les meilleurs côtés de notre caractère.

Deux filles de M. Plichon (LES), roman publié en 1863 par André Leo. « Le bien et le juste existent, et, si nous ne les avons pas, c'est peut-être que nous avons la volonté de les recevoir plutôt que de les gagner. L'homme accepte le travail comme une punition, au lieu de voir en lui l'instrument de son bonheur. Le but de notre existence est de créer nous-mêmes ce que nous rêvons. » Cette phrase, tirée du roman lui-même, en est l'idée mère ; la réalisation de l'idéal, le dédain du succès, la divinité d'aujourd'hui, voilà, d'après l'auteur, le seule voie vraie, logique, de l'honnête homme. Cette thèse, il la soutient, non pas à l'aide de raisonnements ennuyeux, mais en la faisant ressortir comme conclusion d'une intrigue pleine d'intérêt.

M. Plichon, ancien notaire, possède deux filles. Le comte de Montsalvan, fiancé à la plus jeune et sur le point de l'épouser, s'éprend peu à peu, d'abord sans le savoir, ensuite avec un entraînement mêlé de regrets, de l'aînée, type complet de son idéal, âme fière, raison solide, esprit élevé, tandis que la jeune, Blanche, le comte s'en aperçoit assez à temps, n'a aimé dans son futur que l'éclat de son titre. L'existence calme, solitaire et campagnarde que rêve Montsalvan paraît peu convenir à la jeune Mlle Plichon ; Edith, l'aînée des deux sœurs, se laisse, au contraire, aller à de pareils rêves, qui concordent avec l'élévation et la simplicité de ses sentiments. C'est donc, sans que personne s'en froisse, l'aînée des demoiselles Plichon que Montsalvan épouse, au lieu de Blanche.

Rien de plus charmant et de plus séduisant que la façon tout à fait pénétrante dont nait et se fonde sur la conformité des idées les plus nobles et les plus justes la passion d'Edith et de Montsalvan. Ces deux rêveurs travaillent lentement à la réalisation de leurs espérances. Le lecteur s'intéresse à leurs projets et s'applaudit de les voir arriver au bonheur, tandis que les gens pratiques trébuchent au moindre caillou qui se trouve sur la route et se rompent la tête.

Peut-être l'auteur est-il quelque peu paradoxal et abuse-t-il de la métaphysique et de l'idéal, mais sa morale est si pure, son style si net, si élégant, si correct, avec une sorte de douce chaleur qui l'anime d'un bout à l'autre de l'ouvrage, qu'on lui pardonne aisément l'excès du bien. Comme le dit Térence : *Potius peccato in hanc partem* (pêchez plutôt en ce sens). Dans notre siècle de capitulations de conscience, de fièvre d'argent, de fonctions, d'embrigadement, il est bon que de temps en temps une plume vigoureuse et libre vienne prouver que la logique de la vie n'est pas là, et que le bonheur complet ne se trouve que dans la dignité, la conscience et le devoir accompli.

Deux gentilshommes de Vérone (LES), comédie en cinq actes de W. Shakspeare. Valentin, gentilhomme de Vérone, a formé le projet d'enlever mutuellement Silvia, que son père, le duc de Milan, veut marier contre son gré au riche et grotesque Thurio. Mis dans la confidence du complot, son ami Protée va le dénoncer au duc de Milan, qui, furieux, exile Valentin. Ainsi débarrassé de son ami, Protée essaye de le supplanter auprès de Silvia en le calomniant. Mais la jeune fille aime trop Valentin pour être dupe de cette ruse odieuse ; elle repousse Protée, en lui jetant à la face son double parjure, et s'enfuit au plus vite pour s'unir à son fiancé, qu'elle croit réfugié à Mantoue. Malheureusement Protée court sur ses traces. Il la rejoint dans une forêt, au moment où des bandits vont l'enlever, la délivre de ces méchants, et, pour prix de ce service, implore d'elle de honteuses complaisances. La jeune fille repousse avec indignation cette outrageante prière ; mais sa résistance ne fait qu'irriter Protée, qui emploie alors la menace, et joint le geste à la parole en éteignant Silvia. La pudeur éperdue frémit déjà au contact de la luxure, quand tout à coup retentit une voix menaçante. Protée s'arrête sur le point de commettre son forfait. Dans le personnage qui vient d'apparaître, il a reconnu son ami d'enfance, Valentin, que la proscription a fait capitaine de bandits. Blême, la tête basse, il balbutie des excuses, en protestant peut, selon moi, affirmer que cette comédie est, par sa composition et par l'ordre d'idées qu'elle soulève, contemporaine des premières et des sonnets de Shakspeare. Nul doute bonheur, tandis que les gens pratiques trébuchent au moindre caillou qui se trouve sur la route et se rompent la tête.

Peut-être l'auteur est-il quelque peu paradoxal et abuse-t-il de la métaphysique et de l'idéal, mais sa morale est si pure, son style si net, si élégant, si correct, avec une sorte de douce chaleur qui l'anime d'un bout à l'autre de l'ouvrage, qu'on lui pardonne aisément l'excès du bien. Comme le dit Térence : *Potius peccato in hanc partem* (pêchez plutôt en ce sens). Dans notre siècle de capitulations de conscience, de fièvre d'argent, de fonctions, d'embrigadement, il est bon que de temps en temps une plume vigoureuse et libre vienne prouver que la logique de la vie n'est pas là, et que le bonheur complet ne se trouve que dans la dignité, la conscience et le devoir accompli.

Deux gentilshommes de Vérone (LES), comédie en cinq actes de W. Shakspeare. Valentin, gentilhomme de Vérone, a formé le projet d'enlever mutuellement Silvia, que son père, le duc de Milan, veut marier contre son gré au riche et grotesque Thurio. Mis dans la confidence du complot, son ami Protée va le dénoncer au duc de Milan, qui, furieux, exile Valentin. Ainsi débarrassé de son ami, Protée essaye de le supplanter auprès de Silvia en le calomniant. Mais la jeune fille aime trop Valentin pour être dupe de cette ruse odieuse ; elle repousse Protée, en lui jetant à la face son double parjure, et s'enfuit au plus vite pour s'unir à son fiancé, qu'elle croit réfugié à Mantoue. Malheureusement Protée court sur ses traces. Il la rejoint dans une forêt, au moment où des bandits vont l'enlever, la délivre de ces méchants, et, pour prix de ce service, implore d'elle de honteuses complaisances. La jeune fille repousse avec indignation cette outrageante prière ; mais sa résistance ne fait qu'irriter Protée, qui emploie alors la menace, et joint le geste à la parole en éteignant Silvia. La pudeur éperdue frémit déjà au contact de la luxure, quand tout à coup retentit une voix menaçante. Protée s'arrête sur le point de commettre son forfait. Dans le personnage qui vient d'apparaître, il a reconnu son ami d'enfance, Valentin, que la proscription a fait capitaine de bandits. Blême, la tête basse, il balbutie des excuses, en protestant

elles demeurent, à Paris, sont courtisées tour à tour par un chevalier, petit maître et bel esprit rimailleur. L'une d'elles, veuve d'un marquis, aime le chevalier ; mais l'autre, Lucile, a donné son cœur à un jeune baron, ami du chevalier. La marquise découvre à temps la légèreté et la fatuité de son amant, qui croit être aimé des deux femmes. Elle se décide à préférer son veuvage aux risques qu'elle courrait en s'unissant à lui, et le baron épouse Lucile avec l'agrément du commandeur.

Cette pièce, dont l'intrigue est d'une ténuité extrême, manque complétement d'originalité. Malgré ce défaut, comme elle est écrite avec goût, et que l'on y trouve quelques jolies scènes de détail, elle obtint dix représentations consécutives.

Deux amis (LES), ou le **Négociant de Lyon**, drame en cinq actes et en prose, de Beaumarchais, représenté à la Comédie-Française le 12 janvier 1770. M. Aurelly, négociant, a 6,000 fr. à payer à jour fixe. Il ignore que le correspondant auquel il a donné ordre de lui envoyer cette somme est mort subitement, et qu'on a mis les scellés sur son coffre-fort. Il va manquer à sa parole et court grand risque d'aller en prison lorsque M. de Mélach, receveur des fermes à Lyon, et ami dévoué d'Aurelly, apprend la détresse de celui-ci et fait porter en secret dans la caisse du négociant l'argent dont il a besoin. Mais M. de Mélach ne tarde pas à devenir la victime de son dévouement. Le fermier général, Saint-Albin, qui est en fermes, vient réclamer la recette des fermes. M. de Mélach se déclare insolvable. On l'accuse un moment d'avoir dissipé les fonds qui lui étaient confiés, et Aurelly lui-même doute un moment de son ami. Le caissier du négociant révèle alors la vérité, et Saint-Albin, touché de la grandeur d'âme de M. de Mélach, comble de ses deniers le déficit de la caisse du receveur.

Cette pièce, d'une faiblesse extrême, se traîna péniblement jusqu'à la dixième représentation. Le jour de la première, un plaisant mit sur l'affiche, à côté de ces mots : les *Deux amis* : « Par un auteur qui n'en a aucun. » « Ce drame, disait Bachaumont, annoncé depuis bien longtemps sous différents titres, tels que le *Bienfait rendu*, le *Marchand de Londres*, la *Tournée du fermier général*, etc., a attiré une affluence prodigieuse, et la duchesse de Chartres l'a honoré de sa présence. L'auteur y a fait entrer des scènes si analogues aux circonstances du jour, qu'il avait excité une curiosité générale. C'est une double banqueroute qui fait l'intrigue du drame ; mais le sujet, défectueux en lui-même, a encore plus pour révolter le connaisseur l'un et l'autre ont de la droiture et de la bonté. Muni de leur double procuration, il ne s'en sert que pour terminer le procès qui les divise. Avec l'approbation du bon docteur, Charlotte va féliciter son oncle à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance et obtient ses bonnes grâces, peut-être parce qu'elle ne l'a pas vu depuis qu'elle était enfant. D'autre part, deux lettres, l'une de Raff, l'autre de Mme Wolff, écrite au bas de la première, dévoilent leur complot. Le docteur offre aux deux frères, séparément, une collation dans le jardin sujet de leur querelle, il profite de leur rencontre pour les jeter dans les bras l'un de l'autre. Le rôle de Philippe est calqué sur celui du *Bourru bienfaisant*.

Voici le jugement que Geoffroy a porté de cette comédie : « Beaucoup de bavardage et de minuties dans le dialogue ; des déclamations, de mauvaises plaisanteries, des pensées fausses, du précieux et du mauvais goût ; mais, au milieu de tout cela, des situations extrêmement touchantes et pathétiques. » La pièce fut très-bien accueillie du public français, et son succès dépassa de beaucoup celui de *Misanthropie et repentir*, du même auteur. Le rôle de Charlotte, fille de Franz, est adorable et ferait à lui seul le succès d'un ouvrage. C'est la nature prise sur le fait. Sa dignité native, l'affection qu'elle ressent pour cet oncle devenu son ennemi, la noblesse avec laquelle elle refuse ses bienfaits, exercent sur le public une attraction irrésistible. Le bon docteur a une verve qui ajoute à l'effet de la pièce. Monvel, Baptiste aîné, Lacave, Michot, Lescuyer, Mlle Mézeray et Mme Suin créèrent avec un talent hors ligne les principaux rôles de cet ouvrage, resté classique. Plus tard Mlle Mars s'empara du rôle de Char lotte et y surpassa Mlle Mézeray.

Deux frères (LES), ou la **Réconciliation**, drame de Kotzebue. Cette pièce fut représentée sur le théâtre de la République le 11 thermidor an VII (29 juillet 1799), et arrangée pour la scène française par Weiss, Jauffret et Patras. La fable est intéressante, les caractères sont bien tracés et soutenus, les situations naissent naturellement. Franz et Philippe Bertram, jumeaux, ont un procès qui dure depuis quinze ans. A la suite du partage de la succession de leur père, Franz a prétendu garder seul un petit jardin ; de là, une haine irréconciliable entre les deux frères. Franz a perdu toute sa fortune et relève d'une maladie grave, pendant laquelle il n'a eu d'autres secours que ceux de Charlotte, sa fille, âgée de dix-sept ans, et les bons offices du docteur Blum, qui soigne également Philippe, attaqué de la goutte. M. Raff, un procureur, et Mme Wolff, gouvernante de Philippe, font tous leurs efforts pour entretenir la mésintelligence entre les deux frères, afin d'avoir la succession de ce dernier ; le docteur, au contraire, ne néglige rien pour les réconcilier, car l'un et l'autre ont de la droiture et de la bonté. Muni de leur double procuration, il ne s'en sert que pour terminer le procès qui les divise. Avec l'approbation du bon docteur, Charlotte va féliciter son oncle à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance et obtient ses bonnes grâces, peut-être parce qu'elle ne l'a pas vu depuis qu'elle était enfant. D'autre part, deux lettres, l'une de Raff, l'autre de Mme Wolff, écrite au bas de la première, dévoilent leur complot. Le docteur offre aux deux frères, séparément, une collation dans le jardin sujet de leur querelle, il profite de leur rencontre pour les jeter dans les bras l'un de l'autre. Le rôle de Philippe est calqué sur celui du *Bourru bienfaisant*.

Voici le jugement que Geoffroy a porté de cette comédie : « Beaucoup de bavardage et de minuties dans le dialogue ; des déclamations, de mauvaises plaisanteries, des pensées fausses, du précieux et du mauvais goût ; mais, au milieu de tout cela, des situations extrêmement touchantes et pathétiques. » La pièce fut très-bien accueillie du public français, et son succès dépassa de beaucoup celui de *Misanthropie et repentir*, du même auteur. Le rôle de Charlotte, fille de Franz, est adorable et ferait à lui seul le succès d'un ouvrage. C'est la nature prise sur le fait. Sa dignité native, l'affection qu'elle ressent pour cet oncle devenu son ennemi, la noblesse avec laquelle elle refuse ses bienfaits, exercent sur le public une attraction irrésistible. Le bon docteur a une verve qui ajoute à l'effet de la pièce. Monvel, Baptiste aîné, Lacave, Michot, Larochelle, Mlle Mézeray et Mme Suin créèrent avec un talent hors ligne les principaux rôles de cet ouvrage, resté classique. Plus tard Mlle Mars s'empara du rôle de Char lotte et y surpassa Mlle Mézeray.

Deux frères (LES), ou la **Leçon de botanique**, comédie en deux actes avec vaudevilles, d'Emmanuel Dupaty, représentée sur le théâtre du Vaudeville le 15 prairial an XII (4 juin 1804). Cet ouvrage passe, à bon droit, pour un des chefs-d'œuvre de ce genre léger du vaudeville, dont bien peu d'auteurs ont trouvé le secret. Le sujet est simple, mais les détails sont charmants. Il est à regretter cependant que l'auteur ait fait à ses spectateurs des concessions un peu trop fortes. A cette époque, certaines sociétés affectaient de ressusciter le langage de l'hôtel de Rambouillet, et donnaient le ton à la bonne société du Consulat. C'est sans doute pour plaire à ces *personnages* que Dupaty, qui était pourtant un homme d'esprit, s'est écarté parfois du naturel et du bon sens. C'est ainsi qu'il fait dire à Forlis au dénoûment de l'ouvrage : « Mes enfants ! souvenez-vous, surtout pour l'avenir, qu'il vaut encore mieux placer ses secrets *dans le sein d'un père que dans celui d'une fleur*. » et que l'on peut trouver, même dans une leçon de botanique, une leçon de sagesse et de vertu. » On ne peut non plus s'empêcher de sourire en entendant le père Forlis dire à Prosper : « Donne ton nom à cette fleur qui ressemble à la sensitive ; qu'elle s'attache désormais comme le lierre, et que vos sentiments soient durables comme l'immortelle. » Cette critique admise, on ne saurait s'empêcher de rendre justice à une œuvre qui a charmé deux générations de spectateurs. L'auteur dédia sa pièce à Mme Récamier, à laquelle il adressa les vers suivants :

De ma leçon j'ose vous faire hommage,
Mais c'est prendre sans doute un inutile soin :
De leçon l'on n'a pas besoin,
Lorsqu'on reçut des dieux tant d'attraits en partage;
Lorsqu'on est à la fois, à nos regards surpris,
Pour la raison Minerve, et pour les traits Cypris.
De grâces, de vertus et de délicatesse
Vous nous offrez la leçon chaque jour;
Ah! quand vous en donnez si souvent de sagesse,
Que ne peut-on vous en donner d'amour?

De mauvaises langues assuraient cependant que Mme Récamier n'avait rien de commun avec Minerve.

Vertpré, Hippolyte, Henry, Carpentier et Mme Belmont crèrent d'une manière très-distinguée les rôles de cet ouvrage.

Deux gendres (LES), comédie en cinq actes et en vers, par Etienne, représentée sur le théâtre de la Comédie-Française le 11 août 1810. Cette pièce, « la meilleure comédie en cinq actes et en vers, dit M. Sainte-Beuve, qu'on ait donnée sous l'Empire, » est aussi considérée, et avec raison, comme la plus propre à protéger contre l'oubli le nom de son auteur. Elle obtint un succès éclatant et ouvrit à M. Etienne les portes de l'Académie, mais ce ne fut pas sans lui susciter bon nombre de tracasseries, motivées par l'accusation de plagiat portée contre lui.

Le lendemain même de la première représentation, on conteste à l'auteur la propriété de son œuvre. Le célèbre critique Hoffmann, tout en rendant justice au talent de M. Etienne, l'accusa de n'avoir fait que remanier les *Fils ingrats* de Piron. Dans cette comédie, d'une morale excellente et parsemée de traits plaisants et de vers heureux, le vieux Piron avait voulu prouver que les enfants gâtés deviennent des enfants ingrats. M. Etienne aboutissait à peu près à la même conclusion. Un *tolle* général s'éleva contre le caractère qu'il a donné aux deux gendres : de l'un, il a fait un vaniteux actif et brillant, un ambitieux politique qui vise au ministère ; de l'autre, un fade et faux philanthrope du moment, et dont on peut dire :

Il s'est fait bienfaisant pour être quelque chose ;

grand auteur de brochures, grand orateur de comités et franc égoïste sous ces beaux semblants de bienfaisance... Ces caractères qui étaient bien dans la coupe du jour et qui sont soutenus jusqu'au bout ; le ressort de la crainte de l'opinion opposé à celui de l'avarice pure ; d'heureuses descriptions jetées en passant ; des dîners du grand ton ; une peinture légère des faillites à la mode, qui ne ruinent que les créanciers ; l'intervention bien ménagée de deux femmes, l'une fille du vieillard, et l'autre sa petite-fille ; l'habile arrangement et le balancement des scènes, d'excellents vers comiques, semés sur un fond de dialogue clair, facile et toujours coulant, voilà des mérites qui justifient pleinement le succès, et qui mettent hors de doute le talent propre de l'auteur. »

Avant de faire l'analyse de cette pièce, disons quelques mots de la comédie de Piron, intitulée les *Fils ingrats*, avec laquelle les *Deux gendres* d'Etienne présentent de nombreux points de ressemblance. Il s'agit d'un père qui, ayant tout donné à ses enfants, reçoit d'eux les plus cruels outrages. Une lâche stupidité et une ingratitude raisonnée et impudente sont leur mobile commun et ne permettent d'apercevoir aucune différence dans leurs traits, quoique Piron ait fait beaucoup d'efforts pour diversifier leur ton et leur caractère. Ces deux pauvres êtres, assez aussi d'analogie avec le Fierenfat de l'*Enfant prodigue*, de Voltaire. On est choqué de l'expression grossière et monotone de leurs vices. Chacun se ferait un scrupule de reconnaître même son ennemi dans de si sales portraits. La faiblesse du père est poussée jusqu'à l'imbécillité. Deux rôles bien tracés cachent par moments les défauts de cet ouvrage : l'un est celui d'un ami du vieillard débonnaire, qui cherche à lui rendre de la fermeté, et l'autre, plus original, est celui d'un jardinier, toujours fidèle à son pauvre maître, sincère dans son zèle et très-adroit dans ses moyens. L'un et l'autre trompent les fils ingrats, en leur persuadant que leur père a gardé secrètement d'immenses richesses. Les fils font assaut d'hypocrisie pour arracher à sa faiblesse ce prétendu trésor, et offrent chacun de leur côté la restitution des biens qu'ils possèdent, afin d'accaparer tout.

En substituant aux jumeaux à des fils, Etienne a écarté ce que le tableau de l'ingratitude peut avoir de plus révoltant. L'un de ces gendres, Dervière, est veuf et n'a point communiqué à sa jeune fille, Amélie, sa lâche insensibilité pour son bienfaiteur. Amélie, ici, par la manière dont elle honore et console son grand-père, Dupré, mérite tous les éloges. Charles, fileul du vieillard, qui veut se rendre digne d'Amélie, seconde les soins de sa piété filiale. Dupré vient de passer six mois chez Dervière, qui l'avait séduit par les dehors d'une vie vouée à la bienfaisance ; il a pu s'apercevoir quel fond d'avarice et de sécheresse de cœur était masqué sous ce zèle philanthropique. Sa patience paraît un peu lassée ; son fidèle domestique, Comtois, est soulagé en voyant que Dupré commence à en plaindre. Celui-ci n'a mis à la donation entière de ses biens d'autres conditions que celle de loger six mois alternativement chez ses deux gendres. C'est à l'ambitieux Dalainville à le recevoir. Occupé de passer d'une famille dans l'autre, il a eu à faire ouvrir l'asile que la nature et la loi lui assurent ; mais cette ingratitude, dont il ne peut plus douter, a blessé trop cruellement son cœur. Il en est au point de désirer que ses gendres se montrent publiquement tels qu'il est forcé de les voir. Enfin il va se résoudre à coucher dans la rue, lorsqu'il retrouve un ancien associé, Frémont, armateur de Bordeaux, qui, ayant appris de Comtois ce qui se passe, le conduit chez lui, ce qui fera redouter un éclat aux hommes dénaturés qui jouissent de ses biens. Sur ces entrefaites, les espérances les plus ambitieuses de Dalainville semblent sur le point de se réaliser : il se croit appelé à occuper un ministère. Sa joie anticipée lui a fait quitter son maintien glacial ; mais, au moment même où une Excellence toute-puissante l'appelle, il apprend que son beau-père a dévoilé son ingratitude et que l'opinion se prononce contre lui. Il faut fléchir ce vieillard irrité, et surtout empêcher que ses plaintes ne parviennent jusqu'au ministre protecteur. La promptitude du retour de Dalainville, ses protestations presque serviles, les adresses, mais impuissantes flatteries qu'il adresse à l'honnête Frémont, et même à ce pauvre Comtois, si rebuté par ses gens, le pardon que ceux-ci viennent implorer, tout échoue devant la fermeté tardive du bienfaiteur qu'il a offensé. Cependant il n'y a qu'un